



CŒUR DE PIERRE ; CŒUR DE CHAIR.

Depuis fort longtemps, ce n'était qu'un étroit chemin, bordé de quelques frênes sauvages, éparpillés entre croissances d'épineux indociles. Des ornières, que les paysans empierraient à la diable, pour en limiter les creux, dénotaient une piste de desserte agricole, tandis qu'à l'arrière des buissons, pâturaient en bonne entente, de petits troupeaux, bigarrés de bonnes laitières et de caprins.

Cette modeste voie était ordinairement nommée "Les Pupières", attendu qu'elle abordait, par le haut, les propriétés rurales de la famille Pupier-Bras-de-Fer. Le passage semblait ainsi voué à l'économie paysanne, jusqu'au jour où l'Association "Le Toit Familial" aida des familles ouvrières à construire leur habitation. Il s'en bâtit sur les prés, en bout du chemin.

Dès lors, il devint primordial de normaliser l'accès au nouveau quartier et l'on s'en prit au chemin des Pupières. On coupa les grands frênes et l'on arracha les ronciers, puis on élargit le passage et enfin, quand le sol se fut affermi, la préparation à l'empierrement commença, en préalable au "goudronnage" d'une large chaussée, conforme à la réglementation urbaine.

Des alignements de cailloux furent déversés sur le chantier. Toutefois, ce matériau brut nécessitait une mise en norme qu'il fallut lui donner. Des pierres trop grosses ne pouvaient convenir ; il s'avéra nécessaire de les briser et, faute de concasseur mécanique, on confia la tâche à un homme qui, muni d'une massette, de lunettes grillagées et d'un casque adéquat, entreprit le travail pénible et fastidieux de casser des cailloux, du matin jusqu'au soir.



Les passants s'étonnèrent qu'un tel chantier fût dévolu à un seul individu. On admira son courage et ce, d'autant plus que l'homme semblait au moins sexagénaire.

Sauf à l'interroger, on ne pouvait savoir qui était ce trimardeur d'apparence hirsute, impossible à identifier. Son visage était masqué sous d'amples lunettes protectrices et un casque volumineux, à la visière blindée lui cachait le front. Il se tenait courbé sur sa tâche, assurément pour situer le meilleur point d'impact de son marteau sur la pierre. En l'observant, je ne pouvais qu'admirer son adresse. Brièvement, il stabilisait la pierre à éclater, du bout de son outil puis, d'un coup apparemment bien calculé, frappait la face la plus vulnérable. A chaque fois, il fractionnait à coup sûr le minéral inerte. La percussion, cependant, ne semblait pas très intense, mais radical était l'effet. Fasciné par son habileté, plutôt étonnante à l'âge qu'on lui prêtait, je suivis du regard la démesure de cet étrange labeur.

Ce vaillant travailleur ne levait pas son regard sur les passants, poursuivant inlassablement ses coups de massette, tantôt sur le faite d'une meule de cailloux, tantôt à la base d'un tas, tout en lenteur et efficacité. Cet homme, sans doute contraint à un labeur rébarbatif, semblait doté d'un calme imperturbable.

Était-il carrier ? Ces gens-là connaissent les pierres ; ils savent en découvrir les veines, les résistances et les failles ... Ou, peut-être était-il l'un de ces hommes à qui le travail de la terre a dévoilé ce bon sens qui fait appréhender l'œuvre sous le meilleur angle et dont aucun livre ne donne la formule ? ... Durant plusieurs semaines, l'ouvrier se tint sur sa besogne, dans un silence que venaient seulement rompre les coups assésés sur les pierres ou bien le roulement rauque qui suit l'éboulement d'un monceau.



Un jour d'Été ; l'un de ces jours caniculaires où l'air asséché oblige tous les fronts à se mettre en sueur, un jeune garçon s'approcha du briseur de cailloux. Il se nommait François, avait une dizaine d'années et le hasard voulut que nous fassions connaissance, en empruntant fréquemment un même trajet, au sortir de l'école. J'assistai donc à la scène, en camarade.

Le garçon appela :

-"Grand-père ... écoute, grand-père !" ...

L'homme, assourdi sous ses protections faciales, ne répondit pas, sur le moment. Enfin, après plusieurs appels, il se redressa lentement, ôta sa carapace et avisa. Puis il s'approcha, tranquille et refiguré.

Sa chevelure blanche dénotait un âge avancé. Il embrassa son petit-fils et m'offrit une poignée de main que j'accueillis joyeusement. Cette main, dure et rêche était celle d'un homme solide, manifestement coutumier de labeurs éprouvants. Dans le fond de son regard, les ans avaient creusé un sillon de lassitude, mais l'on comprenait vite que sa robuste nature en avait supplanté les difficultés. Mon camarade tendit à son grand-père un petit panier.

-"Voici quelques cerises que j'ai cueillies pour toi ; je les ai choisies bien mûres ; elles sont juteuses et peut-être étancheront-elles la soif que tu dois endurer en trimant sous la chaleur ? ..."

Le modeste présent, cueilli par de frêles doigts, passa entre de larges mains, puis l'homme se pencha sur la chevelure de l'enfant et l'embrassa. Il y avait, dans ce baiser, bien plus qu'une affection familière ; il s'en dégageait une émotion, la gratitude presque admirative qu'une force semblait avouer à une faiblesse.



Le grand-père dit à l'enfant :

-"Aujourd'hui, la canicule accentue la fatigue, sous les protections qui me couvrent le visage, mais mon astreinte est adoucie par ta gentillesse et ton geste me prouve ton affection. Il est bien doux, quand on devient vieux, de se savoir aimé des jeunes. Et puis, il s'écoule, entre ton âge et le mien, de nombreuses années qui toutes, apportent une expérience humaine avec des agréments et des déboires. L'essentiel, vois-tu, est de savoir conclure, en demeurant lucide"

Il m'apparut, soudain, que les propos du vieil homme étaient empreints de bon sens. Dès lors, je souhaitai ardemment le questionner sur la sagesse, dont il paraissait s'être enrichi. Non par curiosité, mais parce que le décalage dont son discours était porteur, me sembla révéler une qualité d'esprit, inhabituelle pour un casseur de cailloux.

-"Pourquoi faites-vous ce dur métier ?", lançai-je, sans trop avoir préparé ma question. Mais les jeunes enfants savent-ils assez préparer leurs questions ? Ne sont-elles pas plutôt spontanées que réfléchies et, peut-être, n'en sont-elles pas moins pertinentes ?

-"Eh bien, répliqua le vieil homme, je n'ai pas de métier, au sens où ce terme qualifie l'individu d'un savoir-faire particulier, acquis d'une formation spécifique et dirigée. Par contre, je me suis astreint à découvrir par moi-même diverses activités, selon les circonstances. Oh, certes, je ne me suis pas constitué la fortune qui m'eût permis une retraite oisive. Ce fut un choix qui m'enrichit du bonheur d'aider les autres, tout en travaillant pour gagner mon pain et celui de ma famille".

-"Mais, grand-père, questionna le petit François, n'as-tu pas été dans une usine, quand maman était petite fille ?"



- "Oui ; on y fabriquait du feutre, par agglomération de poil de lapin. Les manipulations se faisaient dans un milieu très humide où l'on respirait davantage de vapeur d'eau acidulée que d'air pur. J'ai préféré retrouver une atmosphère salubre. Alors, j'ai posé des tapisseries chez les gens. La difficulté pour acquérir une clientèle fut assez vite résolue, parce que je m'appliquais à faire du beau travail, sans mettre en évidence ni mon temps, ni ma peine. Et ça se sut !"

Intrigué, je questionnai :

- "Dites-nous, monsieur, pourquoi ne préféreriez-vous pas conserver un emploi stable ?"

- "Vois-tu, petit, changer de travail c'est faire, à chaque fois, une expérience nouvelle et, plus on a de connaissances, mieux on sait appréhender les réalités. Rien n'est si utile que de savoir, par soi-même, observer et réfléchir ; rien n'est si libératif que de s'affranchir des modes du moment. Ce sont là des options de liberté personnelles, mais elles sont profitables et salutaires à tous".

J'étais fasciné par les convictions de cet homme. Un peu plus tôt, je le voyais en laborieux journalier ; voici que je décelai maintenant un philosophe. Il était tout à la fois expert en minéral et fin connaisseur des comportements humains. C'était un affranchi des conventions éphémères.

Avant de goûter aux cerises que le petit François lui avait apporté, le grand-père nous en offrit la primeur, puis il s'en délecta lentement, comme s'il voulût en développer un bienfait ou un recueillement.



- "Dis-moi, grand-père, reprit mon jeune compagnon, on m'a dit que tu avais eu beaucoup de chagrin, quand grand'mère est décédée ?"

- "Peut-être as-tu déjà compris que le destin de chaque personne comporte bien des incertitudes, répondit le grand-père. Quand l'épreuve est arrivée, j'ai fait de mon mieux pour la saisir par son côté vulnérable. Ce fut une tentative comparable à celle que je mets en œuvre pour éclater la pierre, en cherchant la veine où elle peut céder. Quand ta grand'mère nous a quittés, nous étions cinq à la pleurer. Tout en épargnant ce qu'elle nous a donné de son intimité, j'ai œuvré pour dénouer la tristesse, coupable d'attenter à un optimisme jusqu'alors familial. Ca me semblait vital. Eh bien, chacun apporta ses modestes talents et, ainsi, la joie revint au foyer. Il n'est pas sain de demeurer attristé en songeant à nos ascendants défunts ; pour nous, qui sommes aujourd'hui dispos, il survit en notre souffle, quelque chose de leur être et de leur histoire !"

A l'invite du grand-père, nous avons, à nous trois, consommé les cerises du petit panier. Ce partage, aussi cordial qu'inopiné, m'avait familiarisé avec le vieil homme. Ainsi conforté, je me risquai, sans trop de crainte, à glisser une question, assurément indiscreète, mais il me semblait que cet Ancien disait vrai. Sa réponse serait probablement pleine de sagesse et peut-être pourrait-elle dissiper les incertitudes qui assaillaient ma conscience ?

- "Monsieur, croyez-vous à la réalité de Dieu ?"

- "Eh bien, mon garçon, tu m'obliges à une réponse difficile. On peut dire qu'on ne croit pas en Dieu ; on peut même dire que Dieu n'existe pas. Mais, que l'on nie ou que l'on doute de son existence, cela ne bouscule en rien la réalité des choses. Il est difficile d'admettre que l'Univers se soit mis en ordre tout seul et qu'il ait eu, de lui-même, la volonté d'aligner ses planètes. Et, ce qui est non moins probant, c'est la réalité de l'intelligence de l'homme. Comment admettre qu'une telle subtilité puisse surgir de la chair



et, elle-même éclore de la matière, sans une intervention positive ? Tu vois ces pierres qui nous entourent ; eh bien que peuvent-elles donner de plus que leur dureté ? L'inertie est leur sort depuis leur concrétion, mais elles existent et l'intelligence de l'homme en conçoit les services. Quant aux religions, elles véhiculent, de siècle en siècle, des croyances qu'elles confondent allègrement avec des vérités. Vous deux, qui êtes de jeunes enfants, vous aurez devant vous du temps ; c'est le Créateur qui vous en confiera les données. Soyez-en juges. Mettez votre temps à profit en poursuivant vos réflexions personnelles. Ne laissez pas endommager votre cœur par des hommes enrubannés".

Le petit François avait repris son panier et déjà son grand-père retrouvait sa massette. Il embrassa son petit-fils et, de sa main de fer, comprima la mienne.

-"Au revoir, monsieur !" lui dis-je, ravi et impressionné.

Il se couvrit les yeux de la lunette grillagée et le casque protecteur coiffa sa blanche chevelure. Désormais, il ne regardait plus que la pierre du chantier.

Dans les jours qui suivirent, je repassai sur les lieux, croyant pouvoir lui témoigner quelque attachement. Il n'en fut rien ; l'homme ne voyait pas les passants. Je jugeai plus convenable de ne pas perturber sa vigilance ...Il n'attendait personne. Il cassait des cailloux.

Jean CHAVAGNEUX

